

XYZ. La revue de la nouvelle

La piscine

Paul Ruban



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ruban, P. (2022). La piscine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 55–60.

La piscine

Paul Ruban

LE SEUL AVANTAGE du divorce de mes parents, c'était que l'été, mon frère et moi partions deux fois en vacances.

En juillet avec maman, en août avec papa.

Comme ma mère, enseignante, frôlait toujours le *burn-out* à la fin de l'année scolaire, elle insistait pour partir aussitôt qu'elle vidait son casier de la salle des profs, le dernier jour de classe. Et son besoin urgent de «relaxer au max», pour reprendre ses mots, la poussait toujours à privilégier des vacances dans des tout-inclus tropicaux : Cancún, Punta Cana, Varadero. Au fil des ans, les clubs enfants, les buffets gargantuesques sous des toits de palmes tressées et les piscines où maman batifolait avec nous – nouille en styromousse dans une main, gin-tonic dans l'autre – finissaient par s'entremêler, dans ma tête, en un grand flou d'hédonisme ensoleillé.

Comédien déchu devenu coursier à vélo, notre père, lui, n'avait ni les moyens ni l'envie de nous payer des vacances dans le Sud : on partait en camping. Les premiers étés qui ont suivi la séparation, papa nous a fait découvrir en canot les lacs perdus du parc Algonquin. Mais depuis quelques années, sa solitude avait eu raison de son désir de nature – et il optait désormais pour des sites de villégiature bondés de campeurs. La théorie à laquelle nous recourions, mon frère et moi, c'était qu'il rêvait d'y rencontrer une maman célibataire, aussi friande de plein air que lui, dans l'espoir de l'aimer à la belle étoile.

— L'homme est un animal grégaire ! s'écriait papa en plantant notre tente entre deux autres, à l'ombre d'une roulotte nec plus ultra.



La chance n'était pas de notre côté, cet été-là : non seulement le lac était interdit à la baignade, en raison d'une 55

bactérie mystérieuse, mais en plus il pleuvait des cordes, et ce, chaque jour.

Sous notre petite tente, papa essayait de nous divertir du mieux qu'il pouvait : on jouait à Uno, aux cartes, aux charades... Mais la pluie tombait dru et sans relâche, engorgeant la terre et imbibant le plancher et les murs en polyuréthane. Il n'a pas fallu longtemps pour que nous soyons trempés jusqu'à l'os, nous aussi. Rien n'avait été épargné, pas même nos sacs de couchage ou nos chaussettes. On aurait dit que le seul objet qui était resté sec, c'était la lampe frontale de papa, qui pendouillait du plafond en dôme comme un chandelier miniature.

Il me faisait de la peine, notre père – je sentais bien la pression qu'il se mettait pour rivaliser avec les vacances cinq étoiles de maman. Mon frère et moi avions beau lui dire qu'on s'en foutait, de la météo, je voyais que ça le travaillait.

Ce qui le tracassait le plus, c'était que la pluie rendait impossible le spectacle de feux d'artifice qu'il me préparait chaque année pour marquer mon anniversaire.

— J'sais que c'est ta fête demain, ma puce... Mais t'inquiète pas, tu vas l'avoir, ton *show* de feux d'artifice, m'a-t-il rassurée en enlaçant son auriculaire autour du mien – geste complice qu'on faisait entre nous pour sceller un pacte ou une promesse.

— Mais comment ? *Checke...*, a rétorqué mon frère en levant le sac plein de feux d'artifice mouillés.

— Vous allez voir ce que vous allez voir, a déclaré papa, confiant.

Ce soir-là, il s'est faufilé hors de la tente à pas de loup. Il avait beau vouloir être discret pour ne pas nous réveiller, je l'ai entendu – tout en faisant semblant de continuer à dormir.

Il est parti longtemps, plusieurs heures au moins. Inquiète, je me suis mise à me retourner dans mon sac de couchage. J'ai même chuchoté à mon frère pour voir s'il se faisait du souci, lui aussi, mais il roupillait à poings fermés.

Quand papa est revenu dans la tente, aux lueurs de l'aube, 56 il nous a réveillés tout doucement – en fredonnant *Salade de*

fruits, un vieil air français des années 50 qu'il avait l'habitude de chanter pour nous tirer de notre sommeil.

— Réveillez-vous, les cocos... Les feux d'artifice vous attendent !

— Mais c'est le jour, que je lui ai répondu en papillonnant des paupières.

— Y sont spéciaux, ces feux-ci... sauf que pour les voir, il faut d'abord mettre vos maillots !

— Mais il pleut, p'pa, a observé mon frère en entendant tambouriner les gouttes sur le toit de la tente.

— Bah, et depuis quand vous avez peur d'un peu de pluie ?!

Confus mais curieux de la surprise qui nous attendait, mon frère et moi avons vite enfilé nos maillots et nos sandales, avant de sortir de la tente sur les traces de papa.

Hormis le bruit blanc de la pluie, le silence régnait dans le camping – tout le monde dormait encore.

— Allez ! On y go, les cocos ! a chuchoté papa d'un air empressé.

Il courait devant nous à toutes jambes, entre les gouttes – on le suivait comme on pouvait – sans la moindre idée d'où il nous emmenait.

Puis, au bout de quelques minutes, il s'est arrêté, essoufflé, devant la piscine du camping : une grande fosse rectangulaire excavée dans la terre. À en juger par la peinture turquoise du béton, affadie et en écailles, elle avait déjà connu des jours meilleurs.

J'ai tout de suite remarqué que quelque chose clochait avec la surface de l'eau – elle semblait jaunâtre, comme si on y avait échappé une substance huileuse. Mon regard a dévié ensuite vers la douzaine de barils rangés au bord de la piscine, chacun recouvert de la même étiquette : *Huile végétale pour friture – 25 l.*

Troublée, je me suis retournée vers mon père pour murmurer :

— Kessé t'as fait, p'pa ?

Il a émis un rire nerveux.

— Disons que j’ai emprunté quelques barils d’huile à la friterie... Calvaire, si tu savais comme j’ai eu de la misère à les rouler jusqu’ici... C’est pour ton spectacle, ma puce, tu vas comprendre.

D’un sac plastique, papa a sorti de grosses bouteilles de colorant alimentaire : rouge, orange, jaune, vert, bleu et violet.

— Toutes les couleurs de l’arc-en-ciel ! s’est-il exclamé.

Agrippant la bouteille rouge dans une main, la verte dans l’autre, il s’est mis à faire gicler le colorant dans la piscine en courant dans tous les sens.

— Allez ! Mais qu’est-ce que vous attendez ! ?

Sans comprendre l’étrange happening auquel notre père nous incitait, mon frère et moi, nous nous sommes emparés de bouteilles de colorant puis les avons versées à notre tour dans l’eau.

— *Yessir ! Drip, baby, drip !* Jackson Pollock serait fier de vous ! gloussait papa, un grand sourire aux lèvres.

Une fois tout le colorant versé dans la piscine, il a replongé ses mains dans le sac plastique pour nous tendre des masques de plongée avec tuba. Les étiquettes de prix du Dollarama y étaient encore apposées – papa avait acheté les masques avant de partir, mais il avait tellement plu qu’on n’avait pas encore eu la chance de s’en servir.

Papa s’est dépêché d’arracher les étiquettes des masques, d’en ajuster les sangles et de les visser sur nos visages.

— Pour mieux voir le spectacle ! Maintenant envoye, à l’eau !

Mon frère et moi glissions dans la piscine d’un pas hésitant, frôlant la nappe d’huile de nos doigts timides.

— La tête dans l’eau ! a crié papa en ajustant son propre masque, pour ensuite disparaître sous la surface huileuse.

Et c’est là, lorsque nous avons enfin osé plonger à notre tour, que la surprise de papa nous attendait : une explosion de couleurs.

Les volutes de colorant qu’on avait versé dans l’eau s’entremêlaient les unes aux autres, tourbillonnant, tournoyant,

Je contemplais l'étrange spectacle à travers mon masque de plongée, médusée, sentant le sang marteler mes tempes. Papa s'amusait à piquer vers le fond de la piscine, pour nager sous cette étrange pieuvre qui répandait ses tentacules multicolores au-dessus de sa tête. Il nous montrait un pouce levé, avant de faire des culbutes et de vriller à toute vitesse parmi les couleurs, comme une loutre enjouée. Mon frère et moi l'imitions – nous étions tous immergés dans l'eau, à l'abri de la pluie, nageant tous les trois dans une sorte de farandole, enguirlandés de ces arabesques de couleurs qui se diffusaient en toute beauté autour de nous.

J'aurais voulu que ce moment dure toujours.



J'ignore depuis combien de temps il se tenait là, cet homme perché sur le bord de la piscine, le regard braqué sur nous, les bras croisés, le mot *SÉCURITÉ* affiché sur son K-Way rouge.

Quand il nous a jappé de sortir de l'eau, papa s'est contenté de faire du surplace, avant de répondre calmement :

— Mais c'est le *show* de feux d'artifice de ma fille. Pour sa fête. Si vous voulez qu'on sorte, va falloir venir nous chercher.

Puis il a replongé sa tête sous l'eau d'un air nonchalant.

Hors de lui, le garde de sécurité a décroché le walkie-talkie de sa ceinture et s'est mis à bafouiller dedans, sa voix tordue de rage.



C'étaient nos dernières vacances d'été avec papa.

À part mon frère et moi, personne n'avait apprécié ses feux d'artifice aquatiques : ni le camping, ni la police locale, ni maman – qui n'a pas tardé à demander notre garde exclusive.

La juge de la cour de la famille s'est rangée de son côté, inquiète que le larcin et le vandalisme commis par papa

au camping ne soient symptomatiques de troubles plus profonds.

On l'a vu beaucoup moins par la suite, notre père.

Une soirée ou deux par-ci, une fin de semaine par-là.

Il est mort il y a quelques années.

Et j'ai un nœud dans l'estomac en pensant qu'il n'aura jamais connu mes propres enfants... Qu'est-ce qu'ils se seraient éclatés ensemble.

Mais chaque année, à leur anniversaire, je rends hommage à papa à ma façon. Je reproduis, à échelle certes réduite, la magie de ses feux d'artifice de piscine : avec un peu d'huile végétale, quelques gouttes de colorant et un verre d'eau posé sur le comptoir de la cuisine. Ce n'est pas du tout pareil, bien sûr. Et pourtant, en observant les volutes de colorant se répandre lentement dans l'eau, j'ai parfois l'impression de voir le visage de mon père qui me sourit, l'espace d'une seconde – le temps d'un clin d'œil fugace et bienveillant.